Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 40 (2013)
Heft: 156

Artikel: En patois
Autor: Plassiard, Joseph-Amédée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1045029

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EN PATOIS

Joseph-Amédée Plassiard, 15-20 août 1983 (F)

L'abbé J.-A. Plassiard (1902-1992), poète chantre du patois, est originaire de la Côte d'Aime en Savoie.

Je retombe en enfance en faisant du patois,
Puisqu'il fut, ai-je dit, ma langue maternelle.
C' était pour tous ainsi, en ces temps d'autrefois,
Où, sortant de l'école, on cueillait des prunelles.

Car je fus à l'école apprendre le français.
Que l'on ne parlait pas entre nous, en famille.
Ça faisait trop distingué et on le laissait
A ces messieurs et belles dames de la ville.

Tout était en patois, les maisons et les champs,
L'air avec l'eau, le ciel aussi bien que la terre,
Le soleil de l'aurore et celui du couchant,
Le jour en sa clarté, la nuit en son mystère.

Tout nous parlait patois, de la cave au grenier ;
La grange, l'écurie et l'escalier de pierre ;
Les habits du dimanche et des « jours ouvriers » ;
La veste, le béret, la robe et la « frontière ».

Bonzor sur la vitrine du Buffet de la Gare à Sierre.
Photo André Lagger.

Les galoches, les pantalons en drap de Séez…
Le pain de notre blé, le vin de notre vigne…
Et la cloche sonnant le glas des Trépassés,
Et la croix des chemins où l'on prie et se signe.

Les vivants et les morts, les petits et les grands,
Le père, la maman, les garçons et les filles,
Succédaient aux anciens, tout cela s'enchaînant
Pour faire au long des ans une même famille.

On travaillait parfois de l'Isère au Rognaix,
Au « fosseu », à la faux, ou même à la faucille.
Du Nant de Montméry au ravin sous Granier,
On gardait les troupeaux, ou l'on jouait aux quilles.

Et la brise du soir quand le jour s'endormait,
En caressant les fleurs et les eaux de l'Ormente ;
Et l'orage grondant qui venait du Cormet,
Et la bise glacée hurlant dans la tourmente.

En patois, les regards, les couleurs et les sons,
En patois, les mots doux comme les fâcheries.
Les clarines tintaient, et les graves carons
Des vaches qui paissaient dans les hautes prairies.

On aimait, on chantait, on pleurait en patois.
Le chagrin et la joie avaient même langage.
Défiance et amitié logeaient au même toit,
De sourire accueillant ou d'air un peu sauvage.

Pas un patois de France, un vrai patois terreux,
De sueur et de reins fourbus, de gorge sèche,
De larmes quelquefois dans les jours malheureux,
Mais de bonheur aussi, de rire et d'âme fraîche.

Le patois a vécu au rythme des saisons,
En mariage d'amour du ciel avec la terre.
Tant qu'il reste au village une vieille maison,
Il y sera présent, même s'il doit se taire.

NOUHON PATÒÈ - NOTRE PATOIS

Anne-Marie Bimet (F)

Nouhon patòè

Y'é nouhon prèdjé
Y'é nouha linva, bèla, lèvèta
En' plahi d'aplatò lu mòte, le lè fè
danhié su lèz òlè dè la pinché,
Én' fachin an che bèla mouzeka…
Agouha-la aouè lèz euèlyè
Asseûa son flò pè lè tsaré- du vladzò,
lò flò d'an vya dza ya…

Notre patois

C'est notre parler
C'est notre langue, belle, légère
Au lieu d'aplatir les mots[1], elle les fait
danser sur les ailes de la pensée, en
faisant une si belle musique…
Goûte-la avec les oreilles
Sens ses effluves à travers les ruelles
du village, effluves d'une vie déjà
partie…

[1] Les vieux patoisants de chez moi ressentaient le français comme une langue qui « aplatit » les mots, en raison de la régularité monotone de son accent tonique.